

Macaron caramel au beurre salé

Jeanne avait ressorti comme chaque année son plateau à thé en laque noir et or. Elle avait disposé, sur deux assiettes en porcelaine, un carpaccio de Saint-Jacques aux truffes et un macaron caramel au beurre salé. Au centre de la mignardise trônait une bougie d'anniversaire. Sa collerette rose et sa cire partiellement fondue détonnaient sur ce gâteau aussi raffiné qu'un bijou. La bougie attendait son heure, le moment où l'allumette allait craquer et éveiller sa flamme vacillante. Depuis trois ans, elle participait aux anniversaires de sa propriétaire. Un souffle suffisait en fin de repas pour la reléguer, pour douze longs mois, dans un tiroir de la cuisine. Le *Stabat Mater* de Pergolèse envahirait bientôt le salon et une poignante tristesse serrerait le cœur de Jeanne. En ce vendredi soir d'octobre, elle s'appêtait à fêter ses quarante-neuf ans.

Elle n'arrivait pas à s'asseoir sur le canapé pour savourer cet instant. Les paroles de ses étudiants saisies à la volée, ce midi, lui revenaient sans cesse en tête.

Comme d'habitude, elle avait profité de la pause déjeuner pour avancer dans l'écriture de son prochain manuscrit. En effet, Jeanne Penkarn souffrait d'une forme particulière de schizophrénie. En parallèle de sa carrière d'enseignante, elle connaissait depuis une dizaine d'années le succès sous le pseudonyme de Julia Papini. Elle était l'auteure d'une série devenue très populaire, *Les enquêtes de Chiara Ferricelli*, qui mettait en scène une héroïne aussi truculente qu'iconoclaste. Jeanne aurait enduré les pires supplices plutôt que de révéler sa coupable activité. Son éditeur était parvenu jusqu'alors à maintenir son anonymat. Installée à son bureau, elle peaufinait un dialogue haut en couleur entre Chiara et un commissaire de police obtus quand elle avait entendu deux voix près de la porte de sa salle de classe. La minceur des murs rendait leurs propos parfaitement audibles.

— Non, c'est toi qui t'y colles ! Moi, elle me fait flipper.

— Arrête ! C'est vrai qu'elle est coincée du slip, mais elle n'a jamais bouffé personne. On est obligés de l'inviter. Après, faut pas se biler, elle ne viendra pas. Madame Travail et Rigueur ne partagera pas une pizza avec la plèbe ! Et puis, toi, elle t'a à la bonne

depuis le dernier devoir. « Monsieur Richard, vous analysez le texte de manière élégante et précise. Je vous félicite. » Tu aurais dû voir ton sourire de gros niais quand elle a posé ta copie sur la table.

— N'empêche, elle me fait flipper ! T'es délégué de classe, à toi le taf !

Jeanne avait reconnu les voix de Xavier et Côme, deux garçons brillants de sa classe de khâgne. Le lycée organisait chaque mois d'octobre, à la veille des vacances de la Toussaint, une soirée pizza au profit du Secours populaire. Elle n'avait jamais envisagé de participer au repas dans le self de l'établissement. Cependant, elle remettait toujours un chèque substantiel à l'association. Elle avait entendu, peu après, frapper à la porte de sa salle. Son « Entrez » avait claqué, révélateur de son humeur.

— Madame Penkarn, nous nous excusons d'avance de vous déranger pendant l'heure de midi, mais nous souhaitons vous faire part d'une information, s'était lancé Côme, le délégué, sur un ton emprunté.

— Monsieur Le Normand, je suis tout ouïe, lui avait-elle répondu après avoir levé les yeux de l'écran de son ordinateur et chaussé ses lunettes en demi-lunes.

— C'est rapport au repas pizza de vendredi prochain. On fait le tour des élèves et des professeurs pour savoir qui participe, avait-il continué vaillamment, peu soutenu par son camarade, planqué derrière son dos.

— « C'est rapport à » ! La formule de votre camarade vous semble-t-elle heureuse, monsieur Richard ? Vous pourriez quitter votre abri pour me répondre.

— Euh, c'est pas terrible, effectivement. Nous, on veut juste savoir si vous venez ou pas à la soirée.

Le jeune homme s'était décalé et elle avait pu constater qu'il n'en menait pas large.

— « C'est pas terrible » ne m'apparaît pas plus grammaticalement correct. Mais nous ne sommes pas en cours. Je vous répondrai simplement, messieurs, que je ne suis pas disponible ce soir-là. Je vous remercie néanmoins pour cette gentille invitation.

Ils avaient battu en retraite, comme deux lapins éblouis par les phares d'une voiture. Cette débandade l'avait dérangée. Elle était habituée à impressionner ses élèves, mais ne pensait pas susciter une telle frayeur.

Elinor Dashwood, sa chatte persane, avait profité de ce moment de réflexion. Grimpée sur la table basse, elle léchait les noix de coquille Saint-Jacques. Sa langue râpeuse avait déjà fait disparaître toutes les lamelles de truffes. Jeanne avait été bien mal inspirée le jour où elle avait donné à son chaton ce nom. Elinor, dite Lili, ne présentait aucun point commun avec la douce héroïne de Jane Austen. L'adorable chaton était devenu un félin acariâtre, qui avait pris l'habitude de grimper en pleine nuit sur son lit et de s'étaler sur l'oreiller voisin. Ce n'était pas tant sa présence qui perturbait Jeanne que son haleine filet de

thon et crevettes. Dans ses rêves, Jeanne s'imaginait à la criée du Guilvinec, au retour de pêche, et pas dans son appartement cosy de la butte Montmartre.

Son repas était gâché. Fichue Lili et fichus étudiants ! Ils ne l'imaginaient pas manger une pizza, installée à une table avec des collègues qu'elle connaissait depuis vingt ans. À bien y réfléchir, elle n'avait jamais mis les pieds au self de l'établissement. C'était tout de même présomptueux de leur part de l'en juger incapable. Quant à la pizza, elle allait leur prouver, pas plus tard que ce soir, que ce plat ne la rebutait pas. Jeanne mit son macaron à l'abri et laissa Lili finir les Saint-Jacques. Elle allait se commander une pizza fissa. Un rapide repérage sur Internet lui permit de trouver dans son quartier *Pizza di Napoli, toute l'Italie chez vous, en moins de trente minutes*. Quitte à sombrer dans la malbouffe, autant ne pas lésiner ! Elle pianota le numéro sur son téléphone et commanda une *quattro formaggi* et un tiramisu pour quatre personnes. Ce soir, elle allait festoyer.

En attendant la livraison, Jeanne décida de se changer. Dans sa chambre, elle ôta sa robe en velours bleu nuit et enfila un jean et un des vieux sweats de Yannick. Un tour dans la salle de bains pour enlever son maquillage et elle fut de retour dans le séjour. Elle se rendit compte que Pergolèse exprimait toujours sa sublime tristesse. Elle arrêta la chaîne stéréo. Le baroque et la pizza ne faisaient pas bon ménage. Elle allait voir ce qu'offrait la télé un vendredi soir. Une série policière au scénario bâclé ?

Quelques heures plus tard, Elinor Dashwood tentait de se ménager une place auprès de sa maîtresse qui dormait, roulée en boule sur le canapé. Des morceaux de pizza grignotés jonchaient le tapis. La chatte les avait ignorés, préférant se concentrer sur le tiramisu restant. La télé, toujours allumée, baignait la pièce d'un éclat diffus. Lili réussit à se glisser tout contre le ventre de Jeanne, et la main de celle-ci se posa sur ses poils, d'un geste protecteur. Abandonnée sur la plus haute étagère du vaisselier, une petite bougie plantée sur un macaron caramel au beurre salé se disait que cet anniversaire sortait de l'ordinaire.

Si Xavier et Côme avaient surpris madame Travail et Rigueur ronflant dans son canapé, le cheveu hirsute et un filet de bave aux lèvres, ils l'auraient probablement trouvée moins coincée du slip !

Tante Ronchon

Nous étions à l'Étude, quand le Proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de la classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail. Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :

— Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son âge et sa conduite sont méritoires, il passera dans les grands, où l'appelle son âge.

La scène se déployait grâce à la magie de la lecture : Charles Bovary et sa casquette ridicule, livrés en pâture à ses condisciples, sous l'œil rieur des adultes complices. Les élèves étaient transportés au tout début de l'histoire, plongés dans le roman

de Gustave Flaubert avec comme guide madame Penkarn. S'ils avaient su à quel point le guide se trouvait en pilote automatique, ils auraient été étonnés. Elle se tenait là, comme toujours d'une élégance extrême, le dos parfaitement droit, le regard acéré parcourant la salle de classe à l'affût du moindre bavardage. Son esprit, pourtant, avait quitté les lieux et parcourait mentalement le rayon chats et chiens de Biocoop. Ces pensées vagabondes représentaient une nouveauté pour Jeanne.

Elle avait dû prendre, samedi, un rendez-vous pour Elinor, qui peinait à se remettre de leur « orgie » italienne. À la clinique vétérinaire, le docteur Pelquet avait ri jaune en installant une chatte peu coopérative sur la balance : 8,1 kilos ! Son diagnostic était tombé, sans appel : régime strict. Depuis, Jeanne vivait l'enfer. Lili, condamnée aux croquettes diététiques, boudait les cent vingt grammes prescrits par le vétérinaire et miaulait sans discontinuer. Il fallait lui reconnaître une qualité : l'endurance. Presque vingt-quatre heures de miaous modulés sur tous les tons lui avaient mis, ainsi qu'à ses voisins, les nerfs à vif. Peut-être dénicherait-elle une pâtée susceptible de convenir au diktat du docteur Pelquet et au palais raffiné de la persane ?

Quand elle acheva sa lecture, un léger frémissement parcourut les rangs. Chacun peaufinait sa stratégie : chercher un stylo dans sa trousse, sortir un kleenex et faire semblant de se moucher, essayer ses lunettes, pour éviter le couperet, les questions à venir sur l'ex-

trait choisi. Couperet qui ne tomba pas. Un téléphone sonna. Crime de lèse-majesté ! Qui avait osé garder son smartphone allumé pendant le cours ? Tous se regardaient avec effroi. Les yeux inquisiteurs de Jeanne parcoururent la salle de classe. Les étudiants se recroquevillèrent sur leur chaise. Le coupable allait pleurer des larmes de sang. La situation changea subitement quand Jeanne se rendit compte que le son provenait de son sac à main. Était-il possible qu'elle n'ait pas mis son téléphone sur silencieux ?

Rouge de confusion, elle plongea la main dans son sac et en sortit son smartphone, qui continuait à émettre ses joyeux bips. Que faire ? Jeanne expliqua aux élèves qu'elle attendait des nouvelles d'un proche hospitalisé et s'était donc permis de garder son téléphone allumé. Plutôt mentir que leur avouer qu'elle avait laissé son numéro à Lucie, la jeune thésarde qui gardait Elinor, et qu'elle lui avait demandé de l'appeler si la persane vomissait encore. Son inquiétude pour son chat avait perturbé sa routine, elle avait dû oublier d'activer le mode silencieux. Pour ne pas perdre la face, elle consulta son message. Ce n'était pas Lucie qui l'appelait, mais son frère Jean-Yves.

Tante Ronchon est morte ce matin. Obsèques dans la semaine.

Tante Ronchon, ou plutôt Euphrasie Le Gall, bridgese hors pair et casse-pieds de première, était morte. Elle aurait eu quatre-vingt-dix-neuf ans en décembre.

Jeanne ne s'en apercevait pas, mais les demi-lunes de ses lunettes commençaient à s'embuer.

— Madame, vous allez bien ? lui demanda Mathilde, assise au premier rang.

— Oui, ne vous inquiétez pas ! lui répondit-elle.

Jeanne regarda sa montre et vit qu'il ne restait que quelques minutes avant la fin du cours.

— Vous pouvez y aller, leur dit-elle d'une voix rauque. Nous commencerons l'analyse de ce passage la prochaine fois.

Elle ne voulait surtout pas qu'ils puissent la voir pleurer. Les élèves se levèrent de leur chaise et s'acheminèrent presque sans bruit vers la porte de sortie. Les yeux fixés sur le message affiché sur l'écran, madame Travail et Rigueur ne les vit même pas quitter la salle.

La vieille dame disait toujours qu'elle avait le cuir trop tanné pour la Grande Faucheuse et Jeanne s'efforçait de la croire. Avec Euphrasie disparaissait le dernier lien qu'elle entretenait encore avec Plémeyles-Grèves.

Quelque part, au-dessus des nuages

Euphrasie n'enrageait pas à l'idée d'être morte. Quatre-vingt-dix-neuf années sur Terre, elle ne s'estimait pas lésée. Mais la date ne lui convenait pas du tout. Mourir la veille de la première compétition de la saison,

c'était à croire que l'Ankou¹ n'avait tenu aucun compte du calendrier de la fédération de bridge. Qu'est-ce que cela lui coûtait de venir la chercher le lundi 15 plutôt que le vendredi 12 octobre ? En apesanteur au-dessus de son lit, elle voyait son manuel de bridge, tombé au sol. Hier soir, elle avait révisé tard dans la nuit et avait dû décéder alors qu'elle se répétait encore certaines conventions délicates qu'elle et sa partenaire avaient adoptées. Ces deux jours à Vannes auraient pu lui rapporter aux alentours de dix mille points d'expert, l'assurance de rester Première Série, et surtout la meilleure joueuse du club de Plémey-les-Grèves.

C'était drôle de pouvoir s'observer de haut. Ne dépassait de sa grosse couette molletonnée que sa petite tête ridée. Elle avait les sourcils froncés, non pas par la colère, mais par la concentration. Depuis qu'elle était à la retraite, elle vouait au bridge une passion immodérée. Ce départ inopiné la privait de son week-end de compétition. Franchement, la mort était mal faite.

Elle se sentit aspirée vers le haut, et sa chambre disparut peu à peu dans le lointain. Après un temps qui lui sembla bien long, la patience n'étant pas sa vertu première, elle se retrouva à l'entrée d'un tunnel. Elle tenta de faire demi-tour, mais une force invisible la contraignit à avancer vers la lumière qui brillait au fond. Elle constata avec plaisir qu'elle marchait sans

1 Personnification de la mort en Basse-Bretagne, son serviteur. C'est un personnage de premier plan dans la mythologie bretonne, revenant souvent dans la tradition orale et les contes bretons.

aucune difficulté. Plus de douleurs aux jambes, plus besoin de canne. Malicieuse, elle s'autorisa même un sprint sur la fin du trajet. Autant s'accorder ce dernier plaisir avant de sortir du tunnel.

Le lieu d'arrivée se révéla plaisant. Un buffet d'accueil y était dressé. Avec la mauvaise foi qui la caractérisait, elle ne put s'empêcher de le trouver moins copieux que celui de l'hôtel vannetais où les bridgeurs de Plémey avaient leurs habitudes. Paradoxalement, bouffer les équipes adverses nécessitait d'avoir déjà l'estomac bien rempli.